

# L'Eucharistie

par **Christoph Theobald**

Quand des historiens et des théologiens s'intéressent à l'Eucharistie, ils ne peuvent pas ne pas prendre en considération la pratique ecclésiale de celle-ci. Depuis le concile Vatican II et le tournant pastoral et œcuménique qu'il a enregistré et promu, cette pratique est entrée dans une nouvelle phase. Un diagnostic socio-historique s'impose donc. Et ce, d'autant plus que les phénomènes de désaffections et de fragmentation de la pratique eucharistique que nous connaissons en Europe de l'Ouest (et pas seulement là) coïncident paradoxalement avec un renouveau remarquable des recherches au point de vue historique et théologique: nous sommes passés d'une théologie *sur* l'Eucharistie à une théologie à partir de l'Eucharistie (L. Bouyer), telle qu'elle est célébrée par l'Église dans la diversité des formes dans le temps et l'espace. L'Eucharistie comme « action » a équilibré l'Eucharistie comme « présence ». Le maître-livre d'Henri de Lubac, *Corpus mysticum. L'Eucharistie et l'Église au Moyen Âge. Étude historique* (Aubier-Montaigne, Paris 1944 – 2<sup>e</sup> édition revue 1949) peut être considéré comme emblématique de ce renouveau qui marque toute la théologie pré- et postconciliaire, y compris sur le plan œcuménique.

Or, au moment où la théologie eucharistique retrouve sa dimension ecclésiale, la pratique religieuse a commencé à s'effondrer, et l'affirmation ecclésiologique selon laquelle « l'Eucharistie fait l'Église » est entrée en contradiction avec la réduction du clergé et la diminution drastique du nombre de célébrations eucharistiques. Une telle condition a suscité un certain nombre de « stratégies pastorales » qui ne parviennent pas à résoudre le problème de fond.

Face à cette situation, des divisions internes à l'Église catholique se sont aujourd'hui manifestées ou exacerbées. Certains perçoivent un risque de banalisation de l'Eucharistie dans la « participation active » de ceux qui ne se contentent pas d'« assister à la messe » mais y communient régulièrement, parfois sous les deux espèces. D'autres, surtout parmi les plus jeunes, se retrouvent plus à l'aise dans des formes liturgiques classiques que leurs aînés essayaient de dépasser, jusqu'à cultiver des pratiques paraliturgiques comme l'adoration du Saint-Sacrement, des pratiques qui valorisent la « présence » au détriment de l'« action ecclésiale » et de la symbolique du repas. D'autres encore vont jusqu'à adopter le rite extraordinaire, ce qui fait craindre la coexistence de deux sensibilités eucharistiques, de deux catégories d'assemblées, et donc, à certains égards au moins, de deux Églises. En même temps, le dialogue œcuménique sur l'Eucharistie a avancé et, dans des pays bi-confessionnels (comme par exemple l'Allemagne), l'hospitalité eucharistique semble s'émanciper de sa régulation par les Églises.

Ce dossier se situe donc à la rencontre de ce contexte esquissé et du renouveau de la théologie eucharistique. Il relève de la théologie pratique et de la théologie œcuménique, le concept de lien entre l'Eucharistie et l'Église étant déterminant dans les deux cas. Dans les débats actuels sur ces deux terrains, s'avère absolument nécessaire le « retour » généalogique aux origines de la pratique eucharistique dans l'espace du Nouveau Testament et de la première patristique. Ce retour est, en effet, susceptible de nous offrir encore des critères de discernement en vue d'une pratique ecclésiale et œcuménique, signifiante non seulement pour les fidèles mais aussi au sein de nos sociétés. Reste que cette perspective sociétale de notre problématique, avec son soubassement anthropologique et sa finalité missionnaire, soit encore trop peu présente dans ce numéro.

Ces quelques réflexions d'introduction permettront à notre lecteur, nous l'espérons, de percevoir la logique d'ensemble qui sous-tend et relie les articles de ce dossier. Il convient, en effet, d'entrer dans le débat par un diagnostic socio-historique et théologique de la pratique eucharistique dans l'Église catholique en France et dans les pays de l'Europe de l'Ouest. Étienne Griefu analyse la manière dont l'Eucharistie est aujourd'hui perçue par les pratiquants, réguliers ou non, et comment elle cristallise les tensions entre diverses sensibilités catholiques. Son hypothèse est que persiste un rapport à l'Eucharistie « en face à face », par opposition à une connivence avec elle, qui permet de vivre le mouvement de la célébration sans éprouver le besoin de lui adresser sans cesse des requêtes. Sur la base d'une brève réflexion sur le « sacré » et sa circulation, il montre que l'ecclésialité de la célébration eucharistique pourrait émerger si l'on réussissait à établir des rapports vivants

et signifiants avec d'autres espaces comme les *maisons des chrétiens*, des *maisons d'Évangile*, etc.

Avec Jean-François Chiron, nous passons sur l'autre versant de notre problématique et revisitons l'évolution de la théologie eucharistique moderne, déclenchée, pour une part, par l'ouvrage du P. de Lubac, *Corpus mysticum. L'eucharistie et l'Église au Moyen Âge*. Son étude historique est en fait une « dénonciation » ou, comme l'affirme encore Jean-François Chiron, « un travail d'archéologue et d'archéologue militant » qui déblaye le terrain d'une théologie scolastique devenue incapable d'envisager l'intelligence des mystères en dehors de leur démonstration, pour bâtir celle d'aujourd'hui sur les fondements plus anciens – patristiques – d'une théologie anagogique du symbole. Après avoir mis en valeur cette pointe de l'ouvrage du P. de Lubac et la conversion intellectuelle qu'elle provoque, l'ecclésiologue de Lyon rappelle sa difficile réception immédiate et s'interroge sur ce qu'il garde d'actualité. Retenons surtout le dépassement d'une conception « faible » du symbole et du sacrement, revenant sur la confusion « hyperréaliste » entre les « deux corps », historique et eucharistique, du Christ et sur l'affaiblissement concomitant de la relation entre l'eucharistie et le « troisième » corps du Christ, l'Église, maintenu à partir du XI<sup>e</sup> siècle par le seul clergé. Jean-François Chiron note cependant que l'adage si important, selon quoi « L'Eucharistie fait l'Église », ne vise chez Lubac ni l'assemblée célébrante, ni l'Église diocésaine, mais l'Église universelle et le prêtre ordonné. D'autres apports théologiques mentionnés dans l'article, en particulier dans le domaine liturgique, ont fait évoluer cette position « universaliste », sans résoudre les contradictions pratiques déjà évoquées et reprises en conclusion.

Ces mêmes contradictions dans la perception de ce qu'elles révèlent et selon leur traitement, doivent être situées aujourd'hui sur un terrain œcuménique dont la seule référence normative ne peut être un « retour » en deçà du deuxième millénaire. La pratique du repas du Seigneur dans l'Église naissante, rapportée à la pratique de convivialité du Jésus historique et à son repas d'adieu, peut fournir des critères de discernement pour un avenir commun. Michael Theobald est parfaitement conscient de la pluralité des pratiques et théologies eucharistiques du Nouveau Testament pour donner toute sa légitimité à la diversité œcuménique. En même temps, il maintient que la tentative de cerner la genèse de la liturgie eucharistique de la première Église permet d'entrevoir des facteurs fondamentaux et générateurs d'identité de la pratique, tout en aiguïsant le sens d'une légitime diversité. Il analyse donc la triade – pratique de convivialité, repas d'adieu de Jésus et apparitions du Ressuscité –, présente les éléments fondamentaux de la pratique postpascale et envisage les constantes théologiques qu'elle révèle.

Dans le cadre de quatre éléments structuraux – (1) la prière d'action de grâces, (2) le moment de la mémoire, (3) la référence de la communauté, (4) l'orientation eschatologique –, il met en relief quatre aspects relatifs au thème de la « présence réelle » et ajoute trois questions actuelles de théologie pratique portant sur le lien entre l'eucharistie et le baptême, sur la présidence du Repas du Seigneur et sur l'hospitalité.

La finale de l'article de l'exégète de Tübingen introduit avantageusement les considérations œcuméniques de Theodor Dieter du Centre d'Études Œcuméniques de Strasbourg. Une fois de plus, c'est une question pratique, celle de l'hospitalité eucharistique des couples inter-confessionnels, qui a suscité et suscite encore la réflexion théologique. On trouve cette réflexion dans plusieurs documents de la commission luthéro-catholique dont seul celui sur la justification a conduit vers la célèbre Déclaration conjointe du 31 octobre 1999. Le théologien strasbourgeois analyse les contentieux du XVI<sup>e</sup> siècle et leur dépassement dans l'actuel dialogue luthéro-catholique sur l'Eucharistie, avant d'en venir à la possible réception des textes de consensus par les Églises. Et faute d'une telle réception officielle, il en vient aux espaces où l'unité peut croître à petite échelle. Notons le développement particulièrement significatif sur un possible accord relatif à la messe comme « sacrifice ». Le lecteur percevra dans ces pages l'importance du travail historique, relatée dans l'article de Jean-François Chiron sur *L'eucharistie et l'Église au Moyen Âge*. Ainsi que le montrent les textes émanant de la commission luthéro-catholique, les oppositions du XVI<sup>e</sup> siècle sont déjà tributaires de l'appauvrissement de la théologie eucharistique, intervenue dès le IX<sup>e</sup> siècle. Il n'en reste pas moins la difficile question ministérielle, située à l'arrière-plan de cette livraison des RSR, une question qui attend encore une réponse théologique, sans doute préparée par une perception plus nuancée du donné néotestamentaire (cf. plus haut). Il n'est pas impensable que la crise actuelle du ministère au sein de l'Église catholique se transforme en *kairos* pour une reconsidération de fond.

Pour conclure ce numéro osons prendre le risque d'envisager le renouvellement de la pratique et de la théologie eucharistiques « pour le christianisme qui nous attend ». Le théologien Goffredo du monastère œcuménique de Bose, l'envisage à partir de l'expression paulinienne « la table du Seigneur » (1 Co 10, 21), retrouvant ainsi les accents de la triade de Michael Theobald. Insistant sur la parole du prophète Osée, reprise par le Jésus matthéen – « Allez donc apprendre ce que signifie: "C'est la miséricorde que je veux, non le sacrifice" (Mt 9, 13) » – il dessine la figure d'une Église d'avenir, réunie autour de la table du Seigneur. Une telle table désormais ouverte et sans exclusive, capable de discerner ce que signifie *vivre* et *quelle signification* donner à la vie, sachant articuler des formes diverses d'appartenance dans la reconnaissance des styles

de vie les plus variés, grâce à une parole de sagesse qui exprime les exigences de l'Évangile, tout en étant consciente des fragilités humaines.

Avec ce dernier article, une distance infranchissable semble s'ouvrir entre les paradoxes de l'actuelle pratique catholique, évoqués au début, et un avenir, certes imprévisible mais en train de s'esquisser en sous-main. La théologie doit garder le courage de l'anticiper, et bien évidemment sur la base de solides études historiques, bibliques et sociologiques ; plusieurs articles de ce numéro le soulignent. Cette anticipation permet, en effet, de percevoir, dans les crispations actuelles, un combat spirituel à grande échelle, qui se joue *au sein même* de l'Église et des Églises, et qui, depuis l'époque du concile Vatican II, porte sans doute sur le difficile apprentissage collectif de la miséricorde.

\*

Comme il l'a été annoncé, les *RSR* continuent la *Disputatio* « *De providentia* ». Engagé dans la deuxième livraison de l'an dernier (« Que ta volonté soit faite », *RSR* 106/2 [avril-juin 2018] et poursuivi dans la dernière de la même année, en particulier par un article d'Emmanuel Durand (« Repenser la Providence sans perdre Dieu dans l'opération. Un exercice de discernement sous l'horizon du *Credo* », *RSR* 106/4 [octobre-décembre 2018], 539-554), le débat s'approfondit dans ce numéro-ci grâce à une réponse de Jean-Baptiste Lecuit sous le titre « La providence, plan infaillible ou désir agissant ? ».

Le programme des *RSR* pour 2019 se poursuivra, dans le n° 2, avec la publication des Actes du 26<sup>e</sup> colloque « La synodalité de l'Église ». Dans les numéros 3 et 4, nous reviendrons sur deux questions épistémologiques : la transformation de la tâche théologique dans la situation actuelle de l'Église en Europe, situation qu'on peut décrire en termes de « diaspora », et sur une manière de repenser la théologie de la création à l'âge de l'anthropocène.

Le lecteur trouvera par ailleurs, à la fin de ce numéro et dans les numéros suivants, le Bulletin de patristique grecque, deux Bulletins bibliques, celui sur les synoptiques et les Actes, et celui sur la littérature paulinienne, ainsi que quatre Bulletins de théologie systématique, ceux de théologie fondamentale et de théologie morale, et ceux de christologie et d'anthropologie théologique.

En ce début d'année nouvelle, il me reste à accomplir l'agréable devoir d'adresser tous mes vœux aux membres du Comité de rédaction, à celles et ceux qui collaborent aux dossiers et rédigent des Bulletins. Et à vous, lecteurs des *RSR*, va toute ma gratitude pour votre fidélité, espérant qu'en ces temps de mutation, vous continuerez à trouver dans notre revue de quoi avancer dans votre propre recherche et réflexion.